

nable. Après la messe, il fit le catéchisme selon sa coutume, et loua publiquement le zèle et l'assiduité de ces enfants pour donner de l'émulation aux autres; leur recommandant toutefois de ne pas sortir si matin de leurs maisons, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque accident.

Il ne bornait pas ses soins aux enfants qui se préparaient à la première communion, il recommandait avec instance qu'on lui envoyât les plus petits. Mais, craignant avec raison que plusieurs parents, surtout parmi ceux qui étaient éloignés de l'église, ne tinsent pas compte de ses recommandations, par trop de tendresse pour leurs enfants ou par une crainte exagérée des accidents qui pourraient leur arriver, il prit un autre moyen pour attirer à son catéchisme ces innocentes créatures. Ce fut de promettre une récompense à quiconque lui amènerait un petit enfant. Cette pieuse industrie lui réussit à merveille. Dès le lendemain, plusieurs enfants arrivent tout joyeux, tout empressés au catéchisme, et lui amènent, l'un son jeune frère, l'autre son petit cousin, un troisième son petit camarade ou un petit voisin dont il s'est chargé de prendre soin, et qu'il doit ramener sans accident à sa tendre mère. Les récompenses promises ne se firent pas attendre, et la manière dont elles furent données, excita dans le cœur de tous le désir d'en mériter une semblable en amenant un petit compagnon. Bientôt le catéchisme fut très nombreux, bientôt il réunit tous les enfants de la paroisse. Le zèle de M. Champagnat dut sans doute être satisfait; mais Dieu lui en devait la récompense, et il ne tarda pas à la lui accorder. Un jour, un enfant qui se préparait à sa première communion, arrive avec son petit frère, et le lui présente pour avoir une image qui lui fut accordée aussitôt. Or, savez-vous qui était le petit enfant timide, plein de candeur et d'innocence, qu'on lui présentait? C'était Gabriel Rivat, plus tard, frère François, son successeur immédiat dans le gouvernement de l'institut qu'il devait fonder.

Les catéchismes de M. Champagnat étaient si intéressants,

que bientôt ils firent bruit dans la paroisse. Les grandes personnes voulurent les entendre, et le dimanche elles s'y rendirent en foule. Ces nouveaux auditeurs l'obligèrent à changer un peu la forme de ses instructions. Ainsi, après avoir développé la lettre de la leçon du jour par des sous-demandes claires, simples, et à la portée des plus faibles intelligences, il en tirait des conséquences morales pour le règlement des mœurs, et des réflexions propres à toucher les cœurs, et à les porter à la pratique de la vertu. Quel que fût le sujet du catéchisme, il savait en faire ressortir pour chaque état, pour chaque condition, pour chaque âge, ce qui convenait à la position et aux besoins de chacun, c'est ce qui faisait dire aux habitants de La Valla : « Il en a pour tout le monde, et personne ne va l'entendre sans apprendre ses vérités. »

CHAPITRE CINQUIÈME

M. Champagnat renouvelle la paroisse par ses sermons et ses instructions familières. Il corrige les vices et réforme les abus. Son zèle et sa charité pour les malades.

MONSIEUR Champagnat ne fit pas moins de bien par ses sermons que par ses catéchismes. En chaire, il était très véhément. Tout parlait en lui : son geste, son air modeste et pieux, le ton de sa voix, sa parole vive, forte et animée, tout était propre à impressionner ses auditeurs et à les toucher. Jamais il ne montait en chaire sans s'être pré-

paré par l'étude, par la réflexion et par la prière. Il commença d'abord par de courtes instructions. La première qu'il fit n'était que quelques simples réflexions, et pourtant elle impressionna tellement ses auditeurs que chacun d'eux disait, en sortant de l'église : « Nous n'avons jamais eu ici de prêtre qui prêchât si bien que celui-là. » — Ce sentiment et cette opinion ayant fait écho dans la paroisse, on s'informait dans les familles, quand il devait prêcher; et alors on accourait, et l'église était toujours pleine. Les sujets ordinaires de ses sermons étaient les grandes vérités, telles que la mort, le jugement, l'enfer, l'énormité du péché, la nécessité du salut et le malheur de perdre son âme. Il traita ces vérités avec tant de force, qu'il arracha plusieurs fois les sanglots de tout son auditoire, et fit trembler les pécheurs les plus endurcis. Ses paroles, pleines de clarté, de chaleur et d'onction, saisirent tous les esprits et remuèrent tous les cœurs. Aux larmes qui coulèrent des yeux, succédèrent les remords, le regret d'avoir offensé Dieu, et le désir sincère de rentrer en grâce avec lui et de le servir fidèlement à l'avenir. Il s'opéra en peu de temps un changement merveilleux dans toute la paroisse. La foi se ranima, la piété refleurit, les Sacraments furent fréquentés, et le renouvellement fut presque général. Mais ce fut surtout parmi les vieillards que les instructions de M. Champagnat produisirent des fruits abondants, précieux et durables. La plupart voulurent lui faire des confessions générales, et les firent, en effet, avec les sentiments de la plus vive douleur. Le nombre de ces confessions générales fut très grand; les fruits en furent incalculables et firent changer de face la paroisse. C'est au tribunal de la pénitence qu'il achevait les conversions que ses sermons avaient commencées. Et rien ne peut exprimer la bonté de son cœur pour ses pénitents : il leur parlait avec tant de douceur, tant de charité et tant de force, que souvent il les faisait fondre en larmes. Ses paroles avaient une vertu particulière pour inspirer l'horreur du péché, pour détacher du vice, et pour

faire aimer la vertu. « Il est du *Rosey*, disait-on : aussi, ses paroles sont douces et agréables comme des roses. » Cependant ses exhortations, que l'on trouvait si douces, étaient loin de flatter les pécheurs; elles portaient, au contraire, le repentir dans leurs cœurs, leur faisaient détester leurs iniquités, les mettaient dans une sainte impatience de s'en décharger, et leur inspiraient la résolution d'y renoncer pour toujours. On a remarqué que presque tous ceux qu'il eut le bonheur de convertir, persévérèrent dans la pratique de la vertu.

Avant qu'il fût à La Valla, plusieurs personnes ne se confessaient pas depuis longtemps; un très grand nombre d'autres se contentaient de se confesser à Pâques, et de remplir de loin en loin les autres devoirs religieux. M. Champagnat eut la consolation de convertir les premiers et de ranimer la foi des seconds. Il leur parla avec tant de force et d'onction des biens infinis que nous possédons en Jésus-Christ, et que ce divin Sauveur nous communique par les sacrements, que bientôt les confessionnaux furent assiégés, et que les communions mensuelles quadruplèrent. Comme le plus grand nombre des fidèles s'adressaient à lui, les samedis, les dimanches, les grandes fêtes, il était obligé de passer une grande partie de la nuit au confessionnal. Les dimanches et les jours de fêtes, il se rendait à l'église de grand matin; toujours il y était attendu par une foule de pénitents. Il se mettait au confessionnal pour les entendre, et il n'en sortait qu'à onze heures pour chanter la grand'messe, qui était toujours suivie des vêpres.

Cet usage de chanter les vêpres à la suite de la grand'messe lui fit naître la pensée d'établir, le soir, un petit exercice public pour les gens du village de La Valla et pour ceux qui n'étaient pas trop éloignés de l'église. Cet exercice, approuvé par M. le curé, consistait dans le chant des complies, la prière du soir et une lecture de piété accompagnée de réflexions. Comme M. Champagnat savait mettre de l'entrain

à tout, bientôt l'exercice du soir fut suivi par presque tous les gens du village. Les lectures, les exhortations, les réflexions simples, variées, mais toujours pathétiques qu'il y faisait, furent peut-être ce qui lui servit le plus pour former à la piété et à une solide vertu ce grand nombre de chrétiens fervents qui firent la gloire et l'édification de la paroisse. Dans ces sortes d'entretiens familiers, il descendait dans les plus menus détails des devoirs du chrétien, des pratiques de piété propres à sanctifier les actions de la journée et à les rendre méritoires pour le ciel. En voici quelques exemples :

« Mes chers frères, disait-il, un dimanche, nous voilà à l'époque des grands travaux; les journées sont longues, les chaleurs accablantes; vous allez au travail de grand matin, vous n'en revenez souvent qu'à la nuit; vous fatiguez, vous suez tout le jour. Oh! que vous pouvez mériter pour le ciel, si vous le voulez! Oh! que vous serez agréables à Dieu! Oh! que de grâces il répandra sur vous, si vous savez sanctifier vos actions et vos peines! Et que faut-il faire pour cela? Les offrir à Dieu le matin, unir vos souffrances et vos fatigues à celles de notre bon Sauveur. Avant de commencer la journée, et quelquefois quand vous y pensez durant le jour, offrez votre travail à Dieu, dites-lui : *Mon Dieu, je veux faire et supporter tout cela pour faire votre sainte volonté, pour imiter Jésus-Christ, pour expier mes péchés, pour mériter votre grâce, pour que vous me donniez le paradis, pour que vous bénissiez mes enfants et tout ce qui m'appartient.* Mes chers frères, si vous faites ainsi; vous serez d'excellents chrétiens; vous serez de véritables enfants de Dieu; vos travaux seront une prière continuelle; tous vos pas, toutes vos actions, toutes vos gouttes de sueur seront comptés, et tout sera récompensé. Oh! que celui qui agira de cette manière sera agréable à Dieu! Quel trésor de mérites il amassera pour l'éternité! Quelle gloire et quelle récompense l'attendent dans le ciel! Voilà, mes chers frères, le grand secret pour assurer votre salut, pour gagner une

belle couronne, pour vous faire saints sans peine : car le soin d'offrir vos actions et vos fatigues à Dieu ne rendra pas votre travail plus pénible; au contraire, ce travail vous coûtera moins, parce que vous le ferez pour l'amour de Dieu; parce que ce bon père vous aidera, vous fortifiera, vous consolera; parce qu'il vous bénira et vous donnera les prospérités temporelles; parce que vous aurez la paix de l'âme et la confiance que ces jours pénibles seront suivis d'un repos éternel, et ces souffrances de quelques instants, récompensées d'un bonheur sans fin. »

« Mes chers frères, leur disait-il une autre fois, je vous engage à profiter des occasions que vous avez de pratiquer la mortification. Nous voilà au temps où vous ramassez les fruits, où vous les avez sans cesse sous les yeux ou entre les mains; privez-vous d'en manger entre les repas. Ce n'est pas sans doute un péché que de manger un fruit; mais c'est un excellent acte de mortification que de s'en priver pour l'amour de Dieu et par esprit de pénitence. Cet acte de vertu et autres semblables, que vous avez occasion de pratiquer tous les jours, tels que le support des défauts du prochain, la retenue dans les paroles, afin d'éviter toute faute contraire à la charité, etc., outre qu'ils auront pour effet de réprimer vos passions et de vous préserver du péché, ils vous attireront de grandes grâces, vous mériteront la protection de Dieu, et vous assureront une grande récompense. Ces petites mortifications, ces petits actes de vertu, pris isolément, paraissent peu de chose; mais leur nombre est un véritable trésor. Si vous en faites deux, trois, tous les jours, au bout d'un an vous en aurez plusieurs centaines; à la fin de votre vie, Dieu qui en tient compte, quoique vous les oubliiez, vous les montrera tous, et il y en aura tant que vous ne pourrez les compter. Profiter ainsi des occasions que l'on a chaque jour de pratiquer la mortification, c'est un sûr moyen pour mériter beaucoup, pour se sanctifier à petit bruit, sans que le monde s'en aperçoive, et sans s'exposer aux pièges de la vanité. »

Dans une autre circonstance, il disait aux mères de famille : « Vous aimez sans doute bien vos enfants ; vous voudriez les voir sages et bénis de Dieu ; vous seriez au comble du bonheur si un ange vous disait : *Votre enfant sera un jour un saint*. Eh bien ! il dépend de vous qu'il soit tel ; il sera un saint, si vous le voulez. Oui, si vous l'élevez bien, si vous le formez à la vertu et à la piété dès son bas âge, je vous le promets, au nom de Dieu, il sera un prédestiné. Mais je vous entends me dire que c'est une chose très difficile que d'élever chrétiennement un enfant ; que vous voudriez bien donner une bonne éducation aux vôtres, mais que vous ne savez le faire. Vous vous trompez : bien élever un enfant, c'est chose très facile pour les parents ; vous allez en juger.

« Mères de famille, offrez tous les jours à Dieu ce petit enfant que vous portez dans vos bras, consacrez-le de même chaque jour à la sainte Vierge ; demandez à cette divine Mère que votre enfant soit sage, qu'il conserve l'innocence de son baptême, et qu'il sauve son âme. De temps en temps venez l'offrir à Notre-Seigneur, au saint Sacrement de l'autel ; priez le divin Jésus, qui a tant aimé les enfants, de bénir le vôtre, de le faire croître en sagesse et en grâce, comme il croît en âge. Dès que votre enfant commencera à parler, faites-lui prononcer souvent les saints noms de Jésus et de Marie ; apprenez-lui ses petites prières : habituez-le à les faire le matin et le soir. Tenez-le près de vous ; ne lui permettez pas d'aller avec de mauvais compagnons, ni de fréquenter d'autres personnes qui pourraient le scandaliser. Donnez-lui vous-mêmes de bons exemples. Efforcez-vous de lui inspirer une extrême horreur pour le péché mortel ; dites-lui quelquefois que faire un péché mortel, c'est le plus grand de tous les malheurs, et que vous aimeriez mieux voir le feu à votre maison que de le voir offenser Dieu. Parlez-lui souvent de sa première communion ; engagez-le à faire chaque jour une prière pour demander à Dieu la grâce de la

bien faire. Le dimanche, amenez-le avec vous à l'église, et apprenez-lui à suivre la messe et à assister aux offices avec piété, comme vous savez le faire. N'oubliez pas surtout de lui inspirer une grande dévotion à la sainte Vierge ; habituez-le à lui adresser tous les jours quelques prières et à recourir à elle avec une entière confiance dans tous ses besoins.

« Est-il bien difficile de faire ce que je viens de dire ? Non, sans doute. Et pourtant cela suffit pour donner à votre enfant une éducation chrétienne, et pour assurer son salut. Non, un enfant ainsi élevé ne périra jamais. Non, non, la sainte Vierge ne voudra pas qu'une âme qui lui a été consacrée si souvent, soit réprouvée ; et si cette âme s'égare pendant un temps, elle saura bien la ramener dans la voie du salut. Notre-Seigneur ne permettra pas qu'un enfant qu'on l'a prié tant de fois de bénir, devienne un mauvais sujet, qu'il perde sa grâce et le ciel. Il est rapporté dans l'Évangile que ce divin Sauveur prit un jour un enfant, qu'il l'embrassa et le bénit : or, ce petit enfant, on croit que c'est saint Martial. Cette seule bénédiction de Jésus a suffi pour assurer son salut et pour en faire un grand saint, et vous croiriez que s'il bénit le vôtre tous les jours, il ne se sauverait pas ! Non, non, cela n'est pas possible. Un enfant souvent offert à Jésus et à Marie ne périra jamais. » Ces réflexions firent une profonde impression, et le dimanche après, on remarquait à l'église les pères entourés de leurs petits garçons, et les mères de leurs petites filles.

D'autres fois dans ses instructions familières ou dans ses sermons, il attaqua vivement les vices, les abus et les désordres qui régnaient dans la paroisse. L'ivrognerie, les danses, les réunions nocturnes, le jurement, le blasphème et la lecture des mauvais livres furent ceux contre lesquels il s'éleva avec le plus de force. Un moyen très efficace que lui inspira son zèle pour faire cesser les réunions dangereuses et les danses qui avaient lieu à certaines époques de l'année, dans la plupart des hameaux, fut d'y aller faire le catéchisme le

jour même où l'on avait l'habitude de tenir ces assemblées. Quand il savait (il avait des personnes chargées de l'en informer) qu'il devait y avoir une réunion, il annonçait en chaire qu'à tel jour, il irait faire le catéchisme dans tel hameau ; cette annonce suffisait ordinairement pour empêcher la réunion ; car il était extrêmement craint et respecté. Un jour, en arrivant de l'église où il avait confessé jusque bien tard, au lieu de souper, il dit au frère qui l'attendait : « Je pars. — Où voulez-vous aller, mon père, à cette heure ? — Je veux aller voir un malade. — Il vous faut souper auparavant. — Non, je n'ai pas le temps. » Comme il partait, le frère s'offrit pour l'accompagner, ce qu'il accepta. Le malade n'était pas en danger ; mais M. Champagnat avait d'autres vues. Il avait appris, en revenant de l'église, qu'il devait y avoir des danses dans plusieurs hameaux : car on était dans le temps du carnaval. Dans le premier hameau, il surprit, en effet, une réunion très nombreuse. Les chants, les danses, tout était en train. Après avoir écouté un instant à la porte, il l'ouvre, entre brusquement, et, sans dire un seul mot, il se met à regarder gravement l'assemblée. A l'instant, les chants et la danse cessent, les spectateurs qui étaient assis se lèvent, et tous, danseurs et spectateurs, restent un moment stupéfaits ; puis, ils se précipitent pêle-mêle vers les portes, les fenêtres, pour s'esquiver et se dérober ainsi à sa vue. Quelques-uns, ne pouvant fuir assez vite, à cause de l'encombrement, se jettent et se tapissent sous les tables. La maîtresse seule de la maison se présenta, quelque temps après, devant lui, lui demanda pardon, les larmes aux yeux et les mains jointes, alléguant pour excuser sa faute que c'était la première fois et que jamais elle n'y reviendrait. M. Champagnat lui répondit, avec ce ton décidé qui lui était naturel : « Et pour la première fois, vous avez été prise. » Il alla ensuite dans plusieurs autres hameaux, dans l'un desquels il trouva encore une danse organisée, qui cessa comme la première. Il eut beaucoup de peine pour revenir à La Valla, car la nuit était très obscure, les chemins

mauvais et couverts de glace ; heureusement il s'était muni d'un bâton, avec lequel il sondait le chemin, ce qui ne l'empêcha pas de tomber souvent. Quand il fut de retour, il était plus de minuit, et comme il voulait dire la sainte messe, il alla se coucher sans rien prendre, après s'être chauffé un peu.

Une autre fois, ayant appris, pendant le jour, qu'une danse devait avoir lieu le soir même dans un hameau très éloigné de l'église, il résolut de s'y rendre pour l'empêcher. Après avoir fait la prière du soir et donné à sa petite communauté le sujet de méditation pour le lendemain, il dit à un frère : « Je pars, suivez-moi. » Je le suivis, dit le bon frère, et quoique ce fût toujours pour moi un plaisir de l'accompagner, je n'étais qu'à moitié content, parce que le temps était mauvais, qu'il tombait une petite pluie froide et que la nuit était très obscure. Après avoir marché quelque temps dans un chemin étroit qui longeait une montagne, je fis un faux pas et je tombai dans un précipice d'où j'essayai vainement de sortir. M. Champagnat eut beau m'indiquer plusieurs moyens pour me retirer de là, je ne pus en venir à bout. Alors, il descendit lui-même dans le précipice, se mit à me chercher au milieu des buissons, et ce ne fut pas sans efforts qu'il parvint à m'en arracher et à me remettre dans la voie. Quand nous fûmes près du hameau, quelques personnes qui nous entrevirent et les aboiements des chiens donnèrent l'éveil à la réunion, qui se dispersa à l'instant. M. Champagnat s'en retourna en disant : « Réjouissons-nous, mon frère, d'avoir empêché que Dieu ne soit offensé. Saint Jean-François Régis assurait qu'il se serait estimé heureux et bien récompensé de tout ce qu'il avait souffert pendant sa vie, en parcourant les campagnes, s'il avait pu, par tous ses travaux et toutes ses souffrances, faire éviter un seul péché mortel. Oserions-nous nous plaindre, nous, parce que nous nous sommes un peu mouillés, parce que nous avons été heurter quelquefois contre les pierres, parce que nous nous sommes jetés maladroitement dans un